

# Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

P. 1 - Éditorial

P. 2, 3, 4 - Textes inédits offerts par

Olympia Alberti, Béatrice Bonhomme, Jean-Pierre Chambon et Michaël Glück

P. 4 - Note de lecture: *Bribes tirées de la mort de Dom Juan* de Raphaël Monticelli

P. 5 - Notes de lecture:

*Quelque chose, quelqu'un* de Sylvie Fabre G.

*Hölderlin, Poèmes* Traduc. Jean-Pierre Faye

P. 6 - Notes de lecture:

*Nona* de Jean-Luc Coudray

*Frère gris* de Armand Lunel

P. 7 - De la toile et quoi d'autre?

*poezibao.com*

- À quelques mots d'ici:

*Éditions Wigwam*

P. 8 - Journal intermittent de R.Monticelli

*Les dessins des pages 2, 3 et 8 sont d'Henri Maccheroni extraits de Poèmes de Hölderlin.*

*Quel que soit le recours que chacun puisse élire, il est bien vrai que l'espèce humaine existe, que nous lui appartenons; il faut, même sans en être absolument assuré, vouloir espérer pour l'humanité la victoire d'un possible meilleur, et, dans la mesure de son médiocre pouvoir, soi-même s'y efforcer.*

André Frénaud



Faisons étape dans la clairière, l'année se termine et je pourrais reprendre ce que j'écrivais ici même l'an passé, à la même période: "(...) pendant ce temps-là Rome et le sang brûlent

dans le monde". À quoi j'ajoutais "ils brûlent sans cesse". Aujourd'hui, c'est là à deux pas dans ces lieux de tous les abandons, brouillards et misères. Là où flambe la violence – violence virale, sans objectif que se détruire elle-même, là brûle la désespérance, celle de vivants pour qui ça n'est pas une vie. Hors jeu, hors-la-loi. Forcément puisque hors parole. Ceux qui agissent leur désespoir,

qui pourra parler pour eux. De loin, depuis ce loïn fondateur d'humanité..

*Il faut trouver une parole qui garde le silence*

Jacques Derrida

Ami(e)s du Basilic, n'est-ce pas là le propre de la parole poétique ?

Desserrer les dents, certes – et comment pourrait-il en être autrement, c'est là sa force, celle qui remonte comme un ciel se vide du fond blessé des hommes, de leur corps où se débat la langue – et parler d'un loïn tel qu'il roule en ses murmures obstinés ce silence où le sens surabonde qui n'attend qu'un peu de lumière de nos clairières où se garder en mal d'humanité. Immédiatement humaine, la parole poétique.

Pleinement politique. Toujours.

Aussi que nul ne se méprenne !

Ce *Jardin de l'éditeur* que nous avons co-produit avec les éditions de l'Amourier, avec ses 24 photographies en quadrichromie de légumes ou de fruits, avec les 72 voix de ceux/celles qui fréquentent ses allées, n'est pas manière de dresser quelques hauts murs derrière lesquels vivre serait possible sans craindre de perdre le peu de raison dont nous disposons tant la sottise et la déraison règnent au dehors comme l'autre d'Athènes mais bien au contraire manière énergique de dire que les fruits de la terre sont là pour tous à

deux pas du travail des hommes et qu'ils se goûtent sur la langue. Saveur et savoir!

Ce combat pour une parole déchiquetée peut-être mais intense toujours et vraie sur les bords reste le nôtre. C'est le combat pour que reviennent les lucioles – Et salut à Pasolini, 30 ans après leur et sa disparition dans la crasse d'une plage d'Ostia – pour qu'à leur lumière, fragile et peu assurée, se dessillent les yeux des hommes, pour que sans nous délivrer du mal, elle nous aide à nous redresser. C'est le combat de la poésie quand elle ne se prend pas à ses mirages mais qu'à force de désespérer d'elle-même, de se nier, elle relève de cette "infidélité sainte" à elle-même dont parlait Hölderlin à propos des dieux enfuis.

Oui, que la poésie soit :

*branche comme une étoile  
longuement éteinte  
qui tout à coup reprend lumière  
haineusement mon amour la poésie*

André Frénaud

Tous mes vœux, ami(e)s, à contre-temps de ce temps de marchandises, de soldes généralisées, de mots dévalués, de mépris, de misère et de mort.

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

L'âme en fête

## Olympia Alberti

Y a-t-il jamais d'autres clartés, d'autres lumières, d'autre éblouissante certitude que celle de l'Amour, des blessures qu'il nous inflige, des libérations qu'il nous promet, des grâces qu'il nous donne, à profusion? Ainsi, mes Noël's d'enfance...

Le Père Noël, c'était une émanation de la joie, une promesse de bonheur. Ce n'était pas quelque chose qui portait le verbe croire; c'était le verbe croire. Comme une saison de scintillation, déjà. Mon frère fit le grand: petite gourde, le Père Noël n'existe pas – je crois même qu'il a foulé ma croyance plus entièrement, en disant: ça n'existe pas – et il m'a montré du menton les paquets de cadeaux enrubannés sur l'armoire

de chêne de la chambre des parents; c'était fini. Je n'ai pas triché, je n'ai pas dit: il est passé en avance, il avait tout le village à faire, toutes les maisons, je n'ai pas voilé cette histoire de défaite, j'ai pris le choc en plein cœur, je me souviens encore de ma tristesse, cet effondrement que l'on cache et qui fait mal d'autant plus loin qu'on n'en dit rien, qu'on ne montre pas la profondeur d'une déception qui vous dénonce comme *petite gourde*, alors que vous étiez un instant auparavant la joie, la foi vivantes, et que l'on comprend dans l'instant que là, on sera seule, à jamais. Lui me montrait son savoir, il en était plus que fier, arrogant.

Depuis, je déteste la vanité de ceux qui provoquent de la déception, du gris, de la fête détruite, parce qu'ils s'autorisent de leurs connaissances pour nier le sens et la joie, pour nier le divin de l'être, et se croire supérieurs parce que la suffisance leur tient lieu de certitude, et j'aime que le savoir s'accompagne de saveur – même étymologie – de jubilation partagée. D'immense humilité.

Y a-t-il rien de plus triste qu'être *suffisant*, ne pas laisser de place au mystère, à l'autre, refuser le silence du *hai-ku*, l'inachevé du tableau?

De ce jour d'enfance, je n'ai jamais rien travesti pour faire rempart contre la flamme brûlante de la beauté, qui brasille devant nos yeux, devant la souffrance, jamais je n'ai essayé de me protéger – j'entends encore ma mère, quand j'étais petite: mais économise-toi, souffle un peu. Il me semblait que la vie devait être jetée en allégresse, qu'elle chantait mieux en la dépensant toute. Puis il y eut des Noël's et des Noël's.

Il y a de longues années maintenant, près d'un autre Noël, une pensée est devenue mon amie, elle s'est installée en moi, à la suite d'une belle effraction. Ces moments-là sont toujours grands, ils nous veillent, notre ingratitude les fait même sourire. (Une jeune femme de mes connaissances, lectrice chez un éditeur de province, m'adressa un livre qu'elle avait rencontré pour me dire "coucou, je suis rentrée d'Orient, on se voit?", et, alors qu'elle disait coucou, pour introduire son retour, les mots de cette pensée se firent oiseau, coucou justement, et bâtirent leur nid dans mon cœur, où l'oiseau, grâce à ses ailes, échappa à tous les chasseurs de colombes, les pauvres

rabougris du pois chiche qui croient vivre en tuant, chassant, pillant et blessant la vie autour d'eux, partout, ne voyant pas qu'ils la blessent partout en eux-mêmes.)

Cette pensée bleue et douce se fit mon amie, dis-je, embrassa mon âme, là où nous refusons si souvent d'accueillir assez longtemps. La sagesse d'un maître indien énonce ceci: "on devient ce que l'on éprouve". C'est tellement humble et immense, bleu et champ de blé, fou rire et soir d'automne, qu'on devrait se cacher derrière un arbre, avant de se laisser apercevoir par une pensée aussi irradiante.

Évidemment, candide et joyeuse, ravie par la colombe de cette vérité, par sa grâce, son rire clair, je reçus son baiser sur mon âme, et je fus comblée. Qui hait devient de la haine, qui triche devient mensonge à sa vie, qui piétine devient caillou de dureté, qui blesse devient tranchant de couteau, brrr – enfant, on suivait des feuilletons à la radio, et l'un des personnages, fieffé et méchant, se nommait El Cuchillo, il nous faisait frissonner dès que l'on reconnaissait sa voix. Alors, grâce de la colombe... qui aime devient de l'amour.

Cette phrase m'a rendu intact mon Noël d'enfance: on ne se diminue pas d'admirer, on grandit d'aimer mieux, et dans ma candeur, j'aimais le Père Noël qui protégeait les parents de quelque défaillance, j'admirais cet athlète des cheminées, ce héros de la joie de donner, de la jubilation de faire plaisir, il m'offrait la certitude qu'il y a toujours quelque chose qui va combler le vide des petits souliers du monde.

Candeur? Pureté? Je ne suis pas trop inquiète: ou le Père Noël m'a plongée dans une potion d'étoiles, ou c'est de naissance. Malgré quelques rincées de chagrin, il en reste des traces, indélébiles. Quand on regarde, en contre jour, par une vitre givrée derrière laquelle scintille un arbre de Noël, on voit parfois ces signes sur un visage, une âme, en transparence, une âme en fête, et si vous regardez bien, les cicatrices... une sorte d'écriture... vous lisez? *L'on devient ce que l'on éprouve.*



La terre rouge, une déchirure de nuit, les grands grumeaux de terre éclatant dans les vignes. La sueur rousse écartelée. Un prieuré sévère en pierres de sable s'écoulant dans les chênes, les vignes comme une rose non encore ouverte au prisme de verdure. Le vert et le rouge échantent des provocations d'amour. Le silence éclate au cœur.

Les dédales d'un labyrinthe brûlant dans le vent des pierres, comme un marché au désert, et parfois une oasis de platanes à l'ombre d'un jardin retiré, la brûlure d'une traversée silencieuse dans les ruelles de la ville, puis l'ombre recueillie d'une maison offerte au sable. La fresque porte la lumière, trois fois ourlée des

Courbe de calligraphie silencieuse

Béatrice Bonhomme

cordelettes de prière.

Sur les murs de la maison qui va être détruite, les taches de couleur, les oiseaux, les marques du désir ont laissé une colle rose. Les couleurs éclaboussent le matin, dans les formes enfantines d'un trait mal défini. Le sabre entre les cuisses, la fresque viole la lumière dans une fin d'après-midi qui doit mourir.

Une fontaine est posée entre les murs, sa pluie avive les couleurs projetées dans la lumière.

Dans la maison abandonnée, une petite pièce bleue a reçu un trait de pinceau piaillant et des oiseaux sont nés qui hurlent leur rougeur innocente entre les becs des lustres oubliés.

La maison abandonnée est devenue la proie de l'arbitraire. Des oiseaux ont été dessinés sur les murs comme des nappes de couleur avec des fleurs à la Matisse, utilisant les motifs déjà existants d'une ancienne tapisserie ; çà et là on découvre la tendresse désuète, presque chinoise d'une plume posée avec le moussu d'un flocon.

La fraîcheur inattendue d'un jardin et les dédales de la maison abandonnée comme des enfants auraient joué de quelques flaques de lumière et posé sur le mur leurs doigts imprégnés de couleur mais pas encore assez défaite. Pourtant une petite chambre bleue, peinte à la va-vite, par touches jetées sur la tapisserie, garde le silence des enfants, laissé pour compte, oublié. Et brusquement se découvre le couple de la fresque dessiné avec son désir en bataille.

Le couple dessiné à la va-vite comme grossièrement, ressemble aux graffitis d'enfants. Il a gardé l'innocence des choses simples au milieu des taches d'oiseaux et de fleurs qui croisent sur la tapisserie un silence bleu déposé là par hasard.

Un vieux rideau vert, inattendu dans cette nudité garde le plissé d'une chasuble.

Son bord touche l'esquisse d'un ciel, puis un miroir taché d'éclaboussures renvoie l'image d'une fresque dorée avec la présence d'un personnage.



C'est dans la bouche que tout commence. Le monde est d'abord au bout de nos lèvres. Il est dans l'air immédiat, la nourriture et la parole, que nous incorporons. Peut-être que les premières syllabes de la langue maternelle – si nous pouvions nous en souvenir... – revêtaient la même blancheur que le lait nourricier.

Le sel sur la langue

Jean-Pierre Chambon

Nous avons laissé fondre sur notre langue un à un les petits flocons blancs. Notre goût peu à

peu s'est formé et les mots eux-mêmes ont pris des couleurs, des sonorités, des connotations, des saveurs. Nous avons perdu la mémoire du lait primitif, comme le souvenir du babil où, parmi la virtualité tournoyante de toutes les langues, se distinguaient déjà les syllabes de la nôtre. Les mots de la tribu, affluant en troupeau tintinnabulant, il nous a fallu apprendre à en reconnaître les grelots et sonnailles. Ce fut un jeu d'enfant. Maintenant leurs cliquetis de clé entrouvrent les portes gigognes du mystère.

En naissant, nous avons été projetés par l'étincelle du hasard dans le corps infini des noms. S'il est dit qu'au commencement il y avait le langage et que le verbe s'est fait chair, cette chair de la transmutation originelle est la nôtre et nous sentons quelquefois bouger au fond de nous les vieilles racines des mots.

Au-dehors le vent souffle en tempête et agite l'arbre à paroles et ce ne sont que bourdonnements d'oraisons, harangues, conciliabules, boniments. Il nous faudrait alors faire silence et nous déposséder un peu de nous-mêmes pour pouvoir écouter ce qu'en nous les mots entendent dire.

La poésie explore ce trouble, ce moment où nous serons enfin parlés par une voix inconnue, inouïe. Son écoute appelle un arrêt, un suspens, une attente au milieu du tumulte, elle requiert la subtilité d'une présence paradoxale, où il nous faut comme nous absenter à nous-mêmes tout en demeurant dans le plus grand éveil. Avec la poésie, nous pénétrons dans la nuit du langage et ne savons encore quand, ni même si, une aube adviendra.

Nous remonte aux lèvres le goût violent des mots : sur la langue à vif, on a jeté une pincée de sel. La poésie n'a pas peur d'écorcher la langue, de la faire saliver. Elle la tourmente, la torture, la détraque, la pousse à l'excès, la glorifie, la sublime. Verticale sur la page, la poésie est dressée comme une échelle dont les degrés relient le ciel et le sol. Elle est, comme nous, faite d'autant de terre que d'azur et, à travers la lumière fulgurante de ses images, elle laisse entrevoir le bord de l'abîme d'ombre béante qui nous habite. Écoutons déchanter son chant.

Dehors des enfants crient dans l'hiver, des chiens faméliques se soulagent sur les trottoirs, des coups pleuvent entre deux inconnus, des pneus crissent, une voiture roule allègrement sur le corps d'un cycliste et s'enfuit, un singe fait un saut périlleux en frappant des cymbales, une chèvre bondit sur un ballon bleu semé d'étoiles, un homme éperdu poigne quelque un que vous avez aimé. Vous n'êtes pas dehors. Ce qui se passe dehors, les nuées de mouches sur le cadavre d'un chat écrasé, le tueur

**Quel tigre de papier vous a donc dévoré ?**  
(extraits d'un recueil de nouvelles en cours d'écriture : *Petites passions.*)

**Michaël Glück**

qui compte ses cibles, la marchande de fleurs qui se crève les yeux en trébuchant sur un cactus, le pyromane qui met le feu aux cartons perforés d'un joueur d'orgue de barbarie aveugle, tout cela, autant que ce qui se cache, se dit, se fait derrière les façades dans l'envers de votre décor quotidien, tout cela a cessé de vous toucher.

Dehors n'est pas. Dehors n'est plus. Dehors n'est rien.

Trop tard. Trop tard pour changer quoi que soit au désordre cruel du dehors. Quelque chose vient à vous ou quelqu'un, car quelqu'un toujours précède quelque chose, quelqu'un donc arrive vers vous que vous ne pouvez encore nommer. Quel nom, d'ailleurs, donner à cela qui ne vous lâche plus? Quel nom donner à ce qui vous lie et dans le même temps vous délie? Car cela qui vous noue, tout autant vous dénoue, cela qui vous lie, vous défait de tout lien. Vous pourriez feindre d'ignorer ce qui s'est passé, vous cacher derrière la fatigue ou le désœuvrement,

voire même prétendre que vous n'étiez plus en mesure d'estimer avec clairvoyance les conséquences de vos désengagements, ou encore, avec un soupçon d'arrogance, avec un rien d'insolence, vous pourriez prétendre que vous n'avez fait, dans tout cela qui vous sera reproché, qu'exercer un droit fondamental à l'insouciance, mais il n'est pas certain que justice vous soit rendue au terme du procès, qui vous sera immanquablement intenté.

Vous persistez. Malgré les nuées d'accusations qui s'amoncellent, malgré les mises en garde qui vous sont faites, vous persistez. Vous continuez à vous réfugier dans une implacable indifférence, allant même, afin de pouvoir vous adonner sans vergogne à ce qui maintenant vous occupe, l'état du livre, jusqu'à soustraire le misérable pécule que vous aviez pourtant prévu de reverser à l'une de ces grandes causes qui rassemblent tant de bonnes volontés prêtes à célébrer le progrès de l'Homme.

Voilà que vous avez perdu, vous ne savez quoi, voilà que la perte est intransitive, sans objet, voilà que vous vous perdez vous-même et que vous commencez à oublier votre premier geste, que vous vous éloignez de plus en plus de ce jour où vous avez, vous ne savez plus très bien, voire plus du tout pourquoi, pris cette chose qui est là devant vous, sous vos yeux qui ne la lâchent pas, quand ils auraient à se donner à choses plus sérieuses, plus méritantes qu'elle. Vous ne demandez même plus pourquoi, à qui le feriez-vous, vous êtes là où vous avez cessé d'être, vous tenez cette chose devant vous et vos yeux ne la quittent pas.

## **Bribes tirées de la mort de Dom Juan**

Proses

Raphaël Monticelli

Coffret 4 volumes, + CD, éditions L'Amourier

Patchwork pour Raphaël Monticelli

*Bribes tirées de la mort de Dom Juan* n'est pas un roman (quoi que...) un récit (bien que...) du théâtre (si ce n'est que...) un essai (mais cependant...) ni des carnets si l'on entendait notes qui auraient apparences et contenus de brouillons. Ce pourrait être aussi des Carnets, mais alors dans le style magique, façon P. Valéry, vous savez, que tout épaté lisant

on se dit "Certainement *y-a-un-truc*". À la relecture, en possession enfin des quatre minces volumes – division qui contribue à accentuer le non-lieu littéraire de l'objet – s'impose, si j'ose cet étrange assemblage, une unité de dispersion. Ces *bribes*, matériaux donnés comme en vrac, sont liées par la présence continue des histoires, (la grande et souterraine Académique et aussi les locales ou familiales tout autant inventives ou inventées), non que ça raconte (bien sûr ça raconte aussi) mais les grands textes (Homère, La Bible, et plus insolite La Chanson de Roland, et si je triche, un peu, je dirais que Dante,

Cervantes et autres ne sont pas absents) les grands textes tissent un fond de scène devant lequel se déplace un voyageur (modèle Ulysse, mais aussi Dante, et Moïse et Josué, et Don Quichotte...) Serait-ce donc un récit de voyage? Nous sommes aussi dans le roman picaresque avec sa multitude de tiroirs et de fils qui nous emmêlent autant qu'ils se tissent. Sauf que l'itinéraire n'avance guère selon notre tradition géographique, il serait plutôt rêve de spéléologue... Nous voici explorant des gouffres, mais dans l'angoisse d'ignorer l'entre-deux encore plus nocturne. Miroir, mon beau miroir... Est-ce donc de moi qu'ici je parle?

Ce serait du monde une conception tâtonnée, quelque chose qui aurait à voir avec au bout une naissance toujours espérée, toujours à venir. Une gestation malhabile (nous manquons d'expérience: on ne se fait naître qu'une fois) mais telle qu'en ses textes Raphaël Monticelli vieux routier d'écriture la construit, à ruses et malices d'architecte. Nous serions errants, et il y aurait toujours un manque, un creux, une caverne, un gouffre... Mais où donc le cinquième volume...?

Marcel Alocco

*Bribes tirées de la mort de Dom Juan*, coffret complet 60,00 €



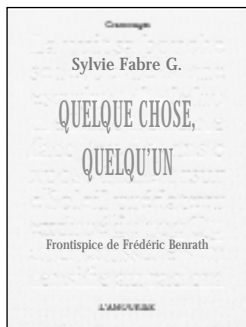
## Quelque chose, quelqu'un

Sylvie Fabre G

collection *Grammages*, éditions L'Amourier

Frontispice de Frédéric Benrath

Sylvie Fabre G... une écriture au pinceau



pure construction de l'œil humain ou reflet de l'âme du spectateur – voyeur recréant inlassablement le monde à sa dimension, mais bien plutôt la marque de l'harmonie existentielle.

Des transformations du vivant, le lac – *Au lac nous demandons la lune – il le sait*, discret hommage et fidélité à l'univers des poètes tourmentés – semble le témoin, et l'enjeu métaphorique. Loin de toute trace urbaine, il devient le premier ordonnateur d'un monde en mouvement, tout en couleurs et en végétation, parcouru d'oiseaux et de signes du temps, bruissant de vie animale; lac changeant, aux abords accueillants, soudain gelé, puis de nouveau fécond...

Sous le pinceau de Sylvie Fabre, qui trace son cadre narratif à l'épure, en procédant par petites touches, le cycle des saisons s'impose comme une présence indispensable au récit.

Elle y sonde l'énigme d'un paysage naturel qui n'est pas, selon son intuition,

La prose est "élémentale" au sens qu'affichait Neruda, c'est-à-dire garante du retour à l'essentiel, aux origines. Extrême perméabilité des sens. Acuité du regard contemplatif. Mais quelle serait la part dévolue à la femme et à l'homme dans la symphonie de l'univers? Et ne peut-on jamais qu'effleurer ce qui fait écho en nous?

Les tableaux se succèdent, tandis qu'un personnage divisé et son double tentent, au fil des mois, l'expérience de se dissoudre dans cette "perfection du réel" qui les fascine, les guide, et les retient.

On fait dans ce livre le tour des saisons, d'une année, du lac, le tour de soi en somme, pour encore une fois renaître. Et connaître, peut-être, un nouveau partage?

De cette audacieuse conversion d'un être sommé de s'abstraire du décor et de se dévoiler, en passe de devenir "quelque chose, quelqu'un" et de réussir la rencontre de l'autre, le mystère en définitive demeure(ra), mais il a pris au fil du récit des teintes subtiles qui laissent un reflet ébloui dans les yeux du lecteur.

C. D.

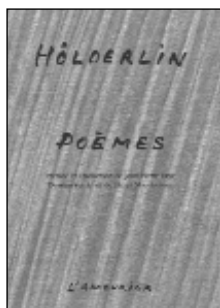
*Quelque chose, quelqu'un*, éditions L'Amourier, 19,00 €

## Hölderlin, Poèmes

Traduction de Jean-Pierre Faye

collection *Passages*, éditions L'Amourier

Illustrations d'Henri Maccheroni



pensée pour l'avenir, et affirmant, dans *Les titans* par exemple, et sous le mode de l'évidence calme, cette sorte de cruauté: "Chaude est la richesse. Mais ce qui manque/C'est le chant".

Nous ne l'oublions pas, d'autant que le choix des onze poèmes et fragments que propose Jean-Pierre Faye dans *Poèmes*, l'édition bilingue de L'Amourier parue en 2000, et qu'il traduit dans une langue dont la simplicité me frappe – simplicité très éloignée des traductions mimétiques de l'allemand qu'on a connues parfois –, explore cette énigme, non pas pour l'*expliquer*, mais pour nommer les conditions de sa manifestation, avant de la laisser rayonner pour elle seule.

Et c'est bien ainsi qu'on doit se tenir devant le poème... Simples aussi sont les dessins à la plume d'Henri Maccheroni, dits "sur le vif", presque tous constitués de végétaux et de fleurs, comme autant d'échos peut-être à ces vers de *Diotima*: "Les clairs chemins (...) nous réjouissaient/rendant la jacinthe plus adorable/ou la tulipe, la violée, l'œillet", ou à cette plainte, dans *Moitié de la vie*: "... où vais-je, quand/Ce sera l'hiver, prendre des fleurs"...

La simplicité, comme effet apparemment naturel de la poésie d'Hölderlin, "plus simple, plus quotidien doit/d'abord devenir le fruit", on la trouve, si émouvante, dans les poèmes dits "de la folie", dont

Nous n'oublions pas Hölderlin.

Sa voix continue de s'adresser à nous, depuis le lieu singulier, énigmatique, qu'elle a occupé il y a deux siècles, inventant une

Faye pointe la sérénité, soulignant la régularité de leurs quatrains "limpides" – et d'autres ont rappelé cette gestuelle de Scardanelli vérifiant sur ses doigts la justesse des mètres –, mais elle ne doit pas faire illusion: c'est que, dès avant, dès ce texte de réflexion écrit d'un seul tenant, comme un poème, "Démarche de l'esprit poétique", longue phrase inachevée, comme déjà dans *Pain et Vin*, la poésie d'Hölderlin "s'enténébre d'un pan de nuit" et, au temps des *Hymnes*, se fragmente "en versions successives, toujours plus déchiquetées, elliptiques, rompues": ouverture décisive pour la poésie à venir...

Jean-Pierre Faye rappelle les circonstances biographiques – la mort de Suzanne Gontard, le retour à marche folle depuis Bordeaux – qui sous-tendent le dernier travail du poète.

Nous sommes alors entrés dans le temps de la détresse: "Encore et toujours manquent les forts /pour les joies/Les plus hautes", dit *Pain et Vin*. Ce qui ne veut pas dire: temps du désespoir.

Car, à relire dans leur troublante théorie les textes de cette édition, et c'est bien vrai qu'on est frappé par la tension qui les anime et les fragmente, entre la joie désirée et la réalité de la perte, on saisit aussi combien persiste, chez Hölderlin, une confiance, même au cœur du plus grand abandon. Telle est la justice: "Toujours subsiste une mesure,/commune à tous, et pourtant donnée à chacun en partage, singulière." De là que *justice et poésie* ici se confondent: "Car sous la mesure/il y a besoin aussi du plus rude, pour que le pur se connaisse".

Jean-Marie Barnaud

*Hölderlin, Poèmes*, éditions L'Amourier, 18,30 €

# Nona

Jean-Luc Coudray

collection *Thoth*, éditions L'Amourier

Dessin de couv. : Philippe Coudray



Au Ciné-Club du quartier ou du collège, quand on passait les films de l'époque, avec les grosses bobines en noir et blanc et le projecteur à l'antique... fatalement... à un moment ou à un autre, mais de préférence lors de la scène centrale, le film cassait et des images effarées s'emballaient sous nos yeux. C'était un délectable moment de récréation, un instant de rires, de sifflets volés.

Ébahis par cette rupture accidentelle de la pellicule on se bourrait les flancs. Sans que nous le sachions la récréation fortuite nous amenait à la création. Dans le déséquilibre opéré, nous recomposons notre film. Nos yeux, notre regard enfin participaient.

Happé en ces temps graves de sémiologie de l'image, j'avais perdu cette perception faite de si heureuses ruptures.

Je l'ai retrouvée en lisant *Nona*, ce livre composé de 23 récits, fraîchement, radieusement et pleinement déstabilisants.

Il y a bien sûr le personnage éponyme, Nona, serveuse dans une auberge espagnole, objet d'une liaison, mais aussi sujet de liaison avec le monde. Ce qui pourrait n'être que rencontre fortuite devient émerveillement décalé sous l'écriture de Jean-Luc Coudray, les mots dérapent et font de la femme un être de connivences et de mystère :

*Nona me faisait monter le soir le petit escalier qui menait à sa mansarde. Puis elle enlevait les habits de plus en plus féminins qui recouvraient son corps.*

*Étendue, nue, sur son lit profond et froid, elle m'attendait.*

*Ses deux seins étaient énormes. Ils n'en paraissaient que plus vulnérables.*

*Nos nuits étaient calmes, sérieuses et excitantes.*

Puis cette Nona là s'efface pour laisser place au monde ; don de l'initiatrice, don de soi, fusion offerte à la vie : *Au lieu de continuer à aimer Nona, j'aimais, sans lien, les mains claires, les parfums de poussière fraîche, les auberges espagnoles, les repas doux, les draps raides, les oreillers blancs, les chambres trop petites.*

Comme si les êtres devaient susciter la disjonction, s'effacer pour que se rétablisse un lien avec le monde et les actions qui adviennent.

Le branle est donné, l'ébranlement envahit les 22 autres textes. On avance toujours dans la surprise agréable et terrible du vide, soit par le support insolite du récit, soit par la construction de la phrase, le jeu établi dans la langue même.

La grammaire est impeccablement respectée, nulle distorsion syntaxique, mais une chaîne de sens qui se casse, des maillons qui se défont alors même qu'on découvre les mots et, en bout de course le vide que connaissent les personnages de Tex Avery quand ils réalisent qu'ils ont dépassé de dix mètres au moins la limite extrême de la falaise.

Et la vie va, au gré d'une langue qui se défait, souvent dans une saine auto-dérision. En ces courts récits se développe une conception roborative de la littérature : elle propose au lecteur une prise de risques, lui demande parallèlement un rétablissement du sens.

Dans cette création permanente du texte s'accomplit la rencontre. Humaine et jubilatoire.

Yves Ughes

*Nona*, éditions L'Amourier, 11,50 €

# Frère gris

Armand Lunel

collection *Passages*,  
éditions L'Amourier

Couverture : Frank Lalou



Armand Lunel, professeur de philosophie à Monaco, ami de Darius Milhaud, est surtout connu pour ses romans, ses essais et ses livrets d'opéras. Né à Aix-en-Provence en 1892, d'une famille juive originaire du Comtat Venaissin, il a su allier les inspirations judaïque et provençale et il a ainsi révélé un visage particulièrement mystérieux et original de la Provence. Ses livres sont, pour la plupart, consacrés à Aix, à la Côte d'Azur, sa terre d'élection, et à Nice : *Noire et Grise*, *Les Amandes d'Aix*, *La Belle à la fontaine*, *J'ai vu vivre ma Provence*, *le Balai de sorcière*. L'auteur a également, durant la seconde guerre mondiale, engagé sa plume contre l'antisémitisme et le fascisme. En 1926 *Niccolo Peccavi* a reçu le prix Renaudot. En 1946 dans *Par d'étranges chemins*, il dénonce les scènes atroces dont il a été le témoin.

Mais *Frère Gris*, publié par les éditions L'Amourier en 2000, se trouve un peu en marge de toute cette production, il a été composé durant "les années d'apprentissage" de 1909 à 1914, pendant les vacances aixoises qu'Armand Lunel, alors normalien, passait en compagnie de Darius Milhaud et de Léo Latil. Le "chemin des Frères Gris" était aisément accessible d'Aix, ce nom venant d'un ancien établissement de moines. C'est certainement ce souvenir qui est à l'origine du titre de ce poème dédié à Darius Milhaud. *Frère Gris* est un très beau texte, surprenant, qui nous permet de lire un manuscrit de jeunesse, totalement inédit jusque-là et de retrouver un auteur trop souvent oublié. Ainsi les éditions effectuent ici un véritable travail de découverte et la publication de ce manuscrit revêt un caractère non seulement créatif mais scientifique. Il nous prouve que Lunel romancier était aussi, dans ses premières années d'écriture, un poète lyrique, sensible et passionné. Le poème, qui défie les identités génériques est écrit en proses et versets sous la forme d'une sorte de Journal. Il est divisé en sept chants, les sept jours de la semaine, et constitue un voyage nostalgique, s'affirmant lui-même comme un texte initiatique d'enfance et d'adolescence. Les épreuves s'y succèdent, parfois douloureuses, portées par une passion qui est celle de l'enfance, de la passion amoureuse et de la révélation mystique. Le mouvement du texte va vers un allègement, une révélation, là où le jour est "plus pur". Le paysage d'abord obscur et fermé, s'ouvre dans la contemplation. Les derniers versets promettent un ciel "plein d'étoiles".

Béatrice Bonhomme

*Frère gris*, éditions L'Amourier, 14,50 €

## De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le *Basilic* n° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par

[www.poezibao.com](http://www.poezibao.com)

Belle fusion de mots pour un nom de site, fusion réussie que l'adresse honore pleinement. La poésie y est liée à l'ébullition, au déferlement des rencontres; libérée de tout complexe elle s'affiche dans sa diversité.

Dans la cité se dressent des murs d'étrange nature, de protection, de fermeture, d'isolement.

Avec les *dazibao* ils devenaient lieux d'échanges et d'intervention directe, constructions détournées.

Avec *Poezibao* la fermentation s'accomplit, saisie entre création poétique et vie citoyenne.

La page d'accueil souligne un parti pris évident: place aux textes. Donner à lire, d'urgence, impérativement. La poésie conçue comme nécessité. Face au monde officiel qui fait de toute langue un instrument de bois clapotant dans un bouche obscure, les textes ici sollicitent l'attention, l'intervention du lecteur, sa participation à la construction du sens. Passant, toi qui hâtes souvent le pas en longeant les murs, cherchant sans doute

l'issue, prends donc le temps de lire ce qui vient d'être placardé dans la nuit, ces textes sont autant de brèches dans la masse.

Flanquant le poème central, deux colonnes donnent un panorama complet du site, l'abondance des rubriques laisse entrevoir l'ampleur du travail accompli, notamment sous l'impulsion de Florence Trocmé. Impossible d'en rendre compte dans sa totalité, – *fiches de lecture, anthologie permanente, petit lexique poétique...* – je marche donc au coup de cœur.

Les *parutions* ne s'égrènent pas comme un catalogue obligé, un lien unit ces productions diverses: le patrimoine poétique y est intimement associé aux récentes publications. Et l'on voit que la poésie demeure, vit et se multiplie. Pas de coupure artificielle dans la présentation, les éditions *Obsidiane* – avec le dernier livre de Marie-Claire Bancquart – s'y trouvent conjointement à la très installée mais très efficace collection Gallimard/Poésie – Mario Luzzi, de Dadelsen –. Un seul et même désir parcourt la rubrique: aller vers ce qui vit.

Les revues se succèdent, *Europe, Action poétique*, et l'on trouve passant par là, dans un numéro consacré à *Dada* une phrase

de Tristan Tzara qui pourrait illustrer le site et, sans doute, toute démarche poétique: "Ce que nous voulions, c'est faire table rase des valeurs en cours, mais au profit de valeurs plus hautes".

Et la vie citoyenne circule juste à côté, comme en témoigne la place accordée à l'affaire Brice Petit – Jean-Michel Maulpoix. Quand une telle entaille est faite dans la vie républicaine, il faut porter haut la dénonciation, et le plus largement possible.

*Dazibao* salulaire réclamant justice, donnant toutes les pièces de nature à justifier la saine révolte, la nécessaire solidarité. Poésie en action. *Poezibao*.

Au détour suivant on découvre, avec des mots d'Alphonse Allais, un autre type d'action, retournant le langage comme un gant, *Par les bois du djinn où s'entasse l'effroi* devient ainsi *parle et bois du gin et cinq tasses de lait froid*. Canular du langage? Ou carnaval des mots? Le jeu dessine toujours des aires de liberté, à nous de faire, de tourner l'espagnolette, d'ouvrir l'affiche.

La visite peut continuer ainsi, de bonheurs en surprises.

Au gré des pas les murs se feront fenêtres de mots.

## À quelques mots d'ici

par Alain Freixe

Rappel: Cette rubrique entend faire connaître quelques uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

## WIGWAM

*Abri pour la poésie*

À quelques mots d'ici, à quelques encablures de temps. C'était hier, entre 1980 et 1987, Jacques Josse dirigeait la belle revue *Foldaan* à laquelle Jean-Marie Barnaud et moi-même envoyions nos textes. Je savais – Béatrice Machet devait y être pour beaucoup – qu'il avait créé un nouvel espace éditorial (automne 1991) au nom de huttes – là où Hölderlin disait qu'habitait l'homme – juste avant les forêts – *Wigwam*.

Jacques Josse publie là en totale liberté moins des livres que des plaquettes (16

pages) – il ne craint pas la comparaison, et il a raison – toutes sont numérotées (200 exemplaires), leur format est élégant, leur typographie juste et aérée.

Fortes de quelque 70 titres, les éditions *Wigwam* se répartissent en trois collections: celle de couleur brique, réservée aux textes poétiques est la plus fournie (58 titres au prix de 4,70 €. On croise là Paol Keineg, Jacqueline et Claude Held, Daniel Biga, James Sacré, Jean-Pascal Dubost, Jean-luc Steinmetz, Erwan Rougé, François Rannou...); la bleue abrite des "écrits de peintres" (7,62 €) et celle de couleur sable accueille des traductions (4,57 €).

Notre ami Marcel Migozzi vient d'y publier son émouvant *Urgence sans lumière*, mots arrachés à l'expérience où "le silence occupe les yeux / mieux que la poésie"

après l'atteinte, "la déchirure à deux heures", après "l'éclair", quand c'est "chiures du brouillard / et plus jamais matisse ciel / et plus jamais le verre blanc des cerisiers". Quand les nécessités d'une intervention chirurgicale mènent "sur des lits infectés d'odeurs" où l'on tape le bas mort des draps "avec tout ce noir à traverser jusqu'à ce qu'à nouveau" les mots larvoient vers la lumière". Voir avec des mots, c'est bien, c'est même essentiel mais pouvoir regarder "les rosiers" "(présenter) à nouveau le rouge" comme il l'écrivait dans *L'invisible donation* (éditions Telo Martius), c'est sentir la terre qui maintient, vibrer. Au plus près.

Éditions Wigwam  
14 boulevard Oscar Leroux  
35200 Rennes  
[www.wigwametcompagnie.net](http://www.wigwametcompagnie.net)

## Saisies de frontières

*Tout langage supérieur est traduction du langage inférieur,  
jusqu'à ce que se développe, dans son ultime clarté le verbe de Dieu  
qui est l'unité de ce mouvement du langage.*

W. Benjamin

■ **Frédérique Nalbandian**

La voici. Elle a la passion des corps et des fleurs. Elle installe des pièges à visages, des leurres à espaces, des filets pour saisir et apaiser le temps mortifié des villes. De toute chose elle fait un phénix qui renaît de sa liquéfaction, toujours différent de lui-même. Elle murmure : "On devrait laisser toute la laideur du monde s'épuiser de sa propre perte : on finirait par en extraire quelque lumineuse vérité..."

■ **Amande In**

Elle investit l'espace avec des ruses d'animal prudent, marque obstinément son territoire en le remplissant de traces, imperceptibles d'abord. Et comment verriez-vous ces milliers d'hématites, sombres granules, infimes, collées dans la moindre anfractuosité du béton, comme des constituants de sa masse même affleurant en surface. Comment verriez-vous ces cheveux l'un à l'autre noués en un mince et unique fil qui sillonne, bien au dessus de votre regard, le plafond de la galerie. Impérieuse présence de ce qui s'efface.

■ **Anne-Valérie Gasc**

Celle-ci conduit dans les images, avec et contre elles, une guerre de position ; on l'imaginerait bien en déesse farouche, déterminée, Marseillaise aux lèvres arrondies sur un "Allons" indéfiniment proféré, Liberté guidant, dans les gravats, un peuple en marche parmi les fumées, Walkyrie s'abreuvant, au dessus des champs de bataille, de la longue plainte des vaincus, Athéna casquée appuyée sur son fascinant bouclier et méditant la victoire.

■ **Valérie Sierra della Casa di Dio**

Voici l'amie des rêves et des luttes, la modeste démailleuse de bas ; sous ses doigts, la soie se fait souvenir de la peau qui lui a donné forme et raison, elle nous découvre la diversité des terres dans le chant des mûriers, ou prend cette allure ondoyante qui se dessine, au balbutiement d'une écriture, dans le dénouement d'un simple fil.

■ **Pierrette Bloch**

Faire de l'art avec de l'air... Et quoi de plus aérien que ceci ? Impact, sur une surface approchée lentement, du rythme imposé à l'espace par la méditation du temps. Rite nu de l'encre, du pinceau et du papier. Pulsions minimes ; trace d'un battement de cil. Ou encore : du bout des doigts boucler, enrôler, nouer, filer, croiser, mailler, mêler aux crins l'air des boucles et des mailles, tricot qui donne à nos yeux un radeau de lumière.

■ **Gina Pane**

Trajectoire. Fil tendu entre l'avant-garde artistique et la mystique franciscaine d'un moyen-âge finissant. Fils noués entre deux quêtes. Celle d'une humanité nouvelle. Plus attentive à la terre : notre pauvre terre ; plus attentive au corps : nos pauvres corps. Plus aspirée par le ciel. Notre pauvre aspiration. Notre pauvre inspiration. Nos pauvres utopies. Et nos insignifiantes souffrances ?

■ **Aurélié Nemours**

Elle est esprit planant au dessus des frontières du ciel. Dans le vide du ciel. Elle est un simple chant disant l'énigme de la vie. Dans le vide de la vie. Elle est la pureté du geste et la pureté du nombre. Dans le vide du nombre. Elle est pensée vibrante d'art et d'ordre. Dans le vide de l'ordre. Elle est la force inattendue du silence de l'art face au silence du vide. Dans le vide du vide. Elle est l'incompréhensible surgissement du sens dans l'inanité que nous sommes. Cet art qui "consiste à faire quelque chose avec rien".



## AGENDA DES AMIS

## Lecture

- à La BMVR Louis Nucéra à Nice  
**Raphaël Monticelli *Bribes tirées de la mort de Don Juan***  
samedi 10 décembre 2005 à 15 h

## Expositions

- "André Frénaud et ses peintres"  
Maison des Mémoires - Maison Joë Bousquet  
53 rue de Verdun, Carcassonne  
Du 9 décembre 2005 à fin mars 2006  
**10 décembre** : rencontre avec Bernard Noël, Jacques Réda, Bernard Pingaud, Gérard Noiret, Pascal Commère, Alain Freixe, Fabio Scotto... autour d'André Frénaud, poète  
**11 décembre** : rencontre avec Monique Mathieu-Frénaud, Jean-Yves Debreuille, Jean Cortot... sur les peintres, amis d'André Frénaud
- **Frédérique Nalbandian**  
**Vernissage le 13 janvier 2006**  
Galerie Depardieu, 64 bd Rizzo à Nice  
**Vernissage le 31 janvier 2006**  
Galerie des Ponchettes à Nice

**Printemps des Poètes** *Le chant des villes*  
du 4 au 11 mars 2006

Les Amis de l'Amourier seront présents  
- à Grasse, à Saint-Laurent du Var, dans les communes de la Vallée du Paillon et à la BMVR de Nice  
- Au Théâtre de la photographie et de l'image. Projet conduit par Sophie Braganti, réunissant chaque soir un poète et un artiste.

**Le Basilic**, gazette de

L'Association des Amis de l'Amourier

5, rue de Foresta 06300 - Nice

est publié par l'AAA dont l'action est soutenue par le Conseil Général des Alpes-Maritimes, le Conseil Régional et la DRAC PACA

Comité de rédaction

Alain Freixe, Céline Desramé, Bernadette Griot, Martin Miguel, Raphaël Monticelli et Yves Ughes

Maquette : Bernadette Griot

L'Amourier éditions

223, route du Col St Roch  
06390 - COARAZE

Tél. : 04 93 79 32 85

Fax : 04 93 79 36 65

**amourier.com**  
*l'amour des livres*